



LA FENÊTRE de Jonas Ottiger

Theo et le combat des Droits de l'homme

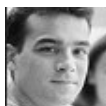
Jonas Ottiger, jeune Veveysan de 28 ans, est parti il y a quelques mois pour la Papouasie, dans les rangs des Brigades de paix internationales. Périodiquement, il signe une rubrique qui rend compte de son travail, du pays et des gens qu'il côtoie.

Emergent des nuages, le petit avion franchit la barre montagneuse et débouche dans une vaste vallée au paysage invraisemblable. De larges rivières serpentent entre des champs désordonnés, des taches de sable blanc ponctuent des collines verdoyantes et des forêts hétéroclites sont surplombées par de sombres falaises. C'est là, dans cette vallée perchée à 1600 mètres d'altitude, au milieu des montagnes papoues, inaccessibles par la route, que je vais passer mon année de bénévolat avec PBI.

En fait, cette vallée du Baliem aux apparences si paisibles et prospères a toujours été le théâtre de la violence. Avant l'exposition au monde extérieur, qui n'a eu lieu que récemment, les guerres tribales faisaient partie de la tradition, avec leurs règles et leurs coutumes telles que le cannibalisme. Puis sont arrivés les explorateurs hollandais, rapidement remplacés par les colons indonésiens qui ont pris le pouvoir sur la moitié ouest de l'île papoue lors d'un référendum discutable orchestré par les Nations Unies en 1969. Les Papous, à l'identité si particulière et aux traditions si fortement enracinées, se sont retrouvés au milieu de multiples influences, certaines avec des intentions spirituelles à l'image des nombreux missionnaires venus apporter leur civilisation, d'autres avec des intentions beaucoup plus prosaïques liées aux riches ressources naturelles que renferment ces terres.

Une forte présence militaire mise en place par l'Indonésie a contribué à maintenir un climat de tension et de guerre de basse intensité constante. Une guérilla de résistance s'est organisée notamment dans les années 1970 (OPM, Mouvement Papouasie Libre), s'armant en général de lances et de flèches pour faire face à la

puissante armée indonésienne. Parallèlement, les leaders traditionnels se sont organisés en Conseil national de la Papouasie, faisant valoir leur autorité ancestrale ainsi que leur volonté d'instaurer une Papouasie libre et pacifique. La société civile, quant à elle, a appris à clamer plus bas ses velléités d'indépendance et de liberté, parfois au prix du sang.



Jonas Ottiger

Aujourd'hui, la situation s'est largement améliorée depuis la fin du régime autoritaire de Suharto (1999). Mais la présence des forces de l'ordre demeure très forte. Le Gouvernement justifie cette militarisation croissante par le fait que la résistance armée persiste, bien que sa réelle capacité de nuire soit contestée par de nombreuses sources, qui la considèrent comme bien plus légendaire que réelle. Ces dernières années, d'importantes violations des Droits de l'homme ont continué à ensanglanter la vallée comme le reste de la Papouasie, par exemple en 2000 lorsque la police a tué plusieurs dizaines de personnes dans la ville principale de la vallée, Wamena, à la suite de cas de lever du drapeau indépendantiste papou.

Dans ce climat de répression, où très peu d'organisations internationales sont présentes (à Wamena nous sommes les seuls à part les missionnaires), la défense des Droits de l'homme est une vocation délicate voire dangereuse. Peu s'y risquent, et en général de manière plutôt individuelle que par le biais d'organisations, trop voyantes. Theo, par exemple, a ce métier dans le sang. A chaque fois qu'une violation des Droits de l'homme est perpétrée par la police ou les militaires, il se rend sur place, interroge les témoins et les victimes à qui il offre de l'assistance, rend visite au chef de la police ou au commandant de bataillon pour éclaircir l'affaire, fait son possible pour que les coupables soient identifiés et punis.

Il envoie également des rapports à quelques ambassades à Jakarta, espérant attirer un peu l'attention internationale qui manque cruellement à ce jour en Papouasie. Comme la plupart de ses collègues, Theo parle avec humour des atrocités qui constituent son métier, ou des risques que ce dernier lui fait courir. Il fait son travail comme tout professionnel et ne semble jamais le remettre en question. Tout comme les autres défenseurs des Droits de l'homme de la région, il n'a jamais pu aller plus loin que le niveau de la maturité et se payer les cours de droit dont il rêve. Theo ne s'engage pas dans des discussions politiques, il ne prétend pas vouloir libérer le peuple papou. Il cherche simplement à apporter un peu de justice dans sa région. Il est soulagé que PBI vienne d'arriver à Wamena pour apporter un minimum de présence internationale. Il va d'ailleurs bientôt postuler pour devenir l'un de nos clients, afin de pouvoir bénéficier de nos services d'accompagnement protecteur.

Mais tout ça, je ne le sais pas encore... Tandis que mon avion s'aligne avec la piste d'atterrissage, je contemple la vaste étendue de la vallée du Baliem en me demandant ce que mon organisation et moi-même allons bien pouvoir y apporter.

Jonas Ottiger



Jonas et Theo se sont engagés pour la défense des Droits de l'homme en Papouasie